

LA PLUIE CESSA brusquement et tout aussitôt vint le froid. Il s'installa sans dureté excessive mais figea toute cette eau dans une fine peau de glace qui, le matin, craquait sous les pas. On arrivait à l'école dans le jour naissant. Je ne sais comme les écoliers cheminaient depuis les hameaux. Ceux qui venaient de Noyers, où l'école avait fermé, je sais qu'une carriole les jetait au bas du bois de noisetiers. Ils sommeillaient encore dans leurs vestes raccommodées, héritées des plus grands, tout juste pourvues de coudières en skaï, comme c'en était la mode, sous l'immuable pèlerine par quoi se perpétuait l'image rassurante de l'école de l'avant-guerre, des grands-parents qui croyaient dur comme fer aux départements et à la règle de trois, et que la vie marchait à la badine. L'un d'eux parfois faisait le déplacement jusqu'au bourg. Il choisissait une journée sans orage, juste maussade. Il ôtait son

chapeau à larges bords en poussant la grille et s'en allait du côté du directeur. Identifié du premier coup d'œil, je surprénais immédiatement la rumeur qui filait de banc en banc chez les plus grands de la classe, « Ça va dérouiller ! » Paysans têtus, taiseux, durs à la tâche, de la génération d'avant l'usine, qui ne buvaient pas de bière mais de la piquette en litre, « du vin qui tienne au corps ».

Le froid tomba et nous poussa promptement vers la Toussaint. J'avais renoncé au projet de redescendre à Carcassonne. En voiture l'aller-retour, malgré ce que m'en disait Didier, était trop risqué. Par le train le voyage me prenait deux jours. J'en profiterais pour refaire le papier de la chambre. Et puis monsieur Bogaert m'avait relancé par un petit mot, « Je crois que ces leçons feraient le plus grand bien à Michel. Je serai vraisemblablement en Allemagne à cette époque. Je vous réglerai dès mon retour. » L'enfant attendait sans impatience ma réaction. La classe s'était vidée du bruit et de l'agitation de la journée. Ne restaient que les odeurs, lait tourné et renfermé, et cette odeur particulière des premiers froids,

un peu nauséuse, d'urine séchée. « Et toi, qu'est-ce que tu en penses ? » Il resta sans rien dire, à se balancer d'un pied sur l'autre, avec un sourire benêt d'indécision. Il frotta l'ongle de son pouce contre ses lèvres. Et tout m'arriva brusquement avec une netteté fulgurante, la blancheur de la peau, le vernis, l'envolée rouge des lèvres dans le Modigliani, le grain de beauté. Je n'avais pas revu sa mère. J'avais beau scruter, les volets ne s'ouvraient pas. Sans doute une aile inhabitée ou condamnée. La maison était en travaux. Ou de ces pièces qu'on ouvre pour la famille. La literie est légèrement humide. On aère depuis la veille. C'est à peine si le bois a pris la poussière. Tout y est étrangement suspendu, comme hors du temps. L'histoire se déroule imperturbable, les acteurs peuvent bien changer, les rôles sont immuables. Et lui qui tordait sa bouche comme un qui ne sait pas trop ce qui l'attend. Ses yeux, les mêmes qu'elle, le même noir profond. « C'est d'accord. J'irai te faire travailler. »

★

Je n'avais pas fait de photos depuis six mois. Je décidai d'installer le labo dans la salle de bain. Un agrandisseur bricolé sur des plans de *Système D*. Mes premiers tirages, un été de corps à corps avec les bouquins. London. Jack London. J'avais agrandi cette photo mythique où on le voit, casquette et veste, discuter avec les douaniers chinois. Ma première série avait été cette silhouette collée sur les clichés de Montailhenc. Dans la grand rue, près de la fontaine, sous les tilleuls, à côté de, comment s'appelait-elle, dans l'épaule du vallon, adossé au mur de la ferme. Est-ce que ce n'est pas avec London finalement que j'ai appris à lire ? Je veux dire, ce à quoi sert de s'user les yeux avec une Wonder 6 volts, de s'endormir la tête dans les pages, et de se réveiller en sursaut, hors du temps, dans une nuit du bout du monde. Je me lançai très vite dans les inventaires. Noir et blanc évidemment. Photos collées dans des classeurs, papier quadrillé, légendes, le plaisir des légendes. Inventaire des animaux familiers, des chats, visages des copains de classe. Quinze mots chacun pour un portrait. Je me

souviens du texte de Dany « Trop ri, pas assez pleuré. Trop gagné, pas assez perdu. Trop aimé, pas assez attendu ». Ce cliché-là fut le dernier. Il a pris la pose, cigarette aux lèvres, stylo, calepin, toujours à écrire. Fin juin, sur une route de campagne, un peu plus haut, compteur bloqué. On n'a jamais bien su. Et Evelyne citant Eluard « J'étais si près de toi que j'ai froid près des autres ». Il y a peu, quatre ans, et déjà des visages se sont perdus.

Mon premier appareil c'était pour le brevet. Je l'ai toujours. Un folding Luminex, focale 4,5, obturateur au 1/300e. Photos 6x6 aux bords dentelés. Depuis j'ai acheté mieux. Un petit boulot, deux mois d'été dans une banque, je me suis payé un 24x36, un Leica III. A, objectifs interchangeables, 3,5 et 8. Rien que du portrait ou presque.

Le développement est venu presque tout de suite. Au foyer rural ils avaient un labo. Le travail m'a plu, cette alchimie où tout se trame dans le noir. Les cuves, surveiller la température, calculer le temps de révélation, genol, sulfite de soude, carbonate de soude, hyposulfite pour le fixage. Il faut l'après-midi pour s'em-

barquer là dedans. Mais le véritable miracle c'est le tirage sur papier. Toute une science dans le choix du gaslight : doux, normal, medium, dur, extra-dur. C'est le négatif qui décide de l'échelonnement des valeurs. Le châssis-presse pour le tirage-contact et les trois cuves. L'ampoule inactinique et la cinquante bougies. Finition à la glaceuse. Toujours plus aimé le travail de labo que la prise de vue. Sauf avec. Mais c'était autre chose. Jamais été à l'aise avec les femmes. Des silences, des lettres, des sourires. Gestes douloureux, aveux impossibles. J'avais ce regard alors, cette façon de prendre. Épingler au mur des instants, fixer le fugitif. Durer.

Je m'étais offert tous les guides de Photo-Revue, « La technique du développement », « La technique de l'agrandissement », « Travaux photographiques simplifiés », « Le portrait » (par Hugo Van Wadenoyen).

L'album qui me touchait le plus, je l'avais appelé « Les petits riens ». J'avais photographié ces bricoles de la maison, ces objets familiers, quelconques, anonymes. Isolés ensuite à l'agrandissement. Les pipes de mon père, des lunettes, des oignons dans une assiette, une

faux, tabouret, évier, une bobine que ma mère avait toujours dans la poche de son tablier. « A quoi ça rime tout ça ? » disait-elle chaque fois qu'elle me voyait installer le lampadaire pour la prise de vue. La fierté plus tard quand elle feuilletait devant la famille, « Il a de l'or dans les yeux ».

L'or que j'avais dans les yeux m'était nécessaire pour durer dans ce pays dur. La détrempe m'avait creusé jusqu'à l'âme, m'avait raviné le cœur. Le froid trop brusque enferme dans les chairs des éclats de gel, de ces choses qu'on traîne longtemps après le retour des beaux jours comme un sceau inavouable.

Mon pays sur les murs. Après-midi de spleen. Deux semaines devant moi. Prendre mon temps, ne pas mitrailler, marcher dans les champs avec cette terre dure sous les chaussures. Trois jours sur le papier peint, Brigitte a promis de venir m'aider. Il faudra aussi que je file à Beauvais me reprendre des bains.

★